

RAPPORT

RÔLES, ACTIVITÉS ET ESPOIRS DE L'IMMIGRATION EN BELGIQUE

Rencontre organisée dans le cadre de l'exposition « D'ici et d'ailleurs »
le 15 juin 2006 par Culture et Démocratie, la Boîte à Images et le Centre
culturel de la Communauté Wallonie-Bruxelles le Botanique



Culture et Démocratie

Juin 2006

Avec le soutien du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles - Direction générale de la Culture

Je ne me sens pas « immigré(e) », mais un être humain dont l'identité est multiple.

Le jeudi 15 juin, Culture et Démocratie, la Boîte à Images et le Centre culturel de la Communauté Wallonie-Bruxelles le Botanique ont organisé une rencontre-débat dans le cadre de l'exposition « D'ici et d'ailleurs ».

La vie au quotidien, dans une société multiculturelle, implique de mieux connaître l'autre, son parcours, son histoire, sa culture, ses difficultés, ses peurs, et de comprendre pourquoi certains, qui ont été contraints de quitter leur terre, se sentent cependant rejetés ou le sont véritablement.

Frédéric Pauwels, Christophe Smets et Jeanouche Zafirenios ont réalisé une cinquantaine de portraits photographiques d'immigrés et enfants d'immigrés vivant en Belgique, et recueilli leurs témoignages. De belles et riches rencontres, matérialisées dans une exposition à vocation itinérante, actuellement présentée au Botanique (dans le parc), et dans un livre coédité par Couleur Livres et La Boîte à Images ¹.

Comment pouvons-nous, femmes et hommes de cultures différentes, vivre ensemble harmonieusement ? Le témoignage de personnes, et d'artistes en particulier, ayant d'autres origines culturelles, vivant et travaillant en Belgique, seront au cœur de cette rencontre débat.

Georges Vercheval (fondateur du musée de la Photographie à Charleroi et Président de Culture et Démocratie) introduit le débat en présentant les deux photographes. Chez ces artistes, il n'y a pas de frontières entre le fond et la forme. Membres du collectif Luna (auquel la revue View vient de consacrer un dossier), ils effectuent un travail de reporter photographique se conjugue avec l'art et est mis au service des grandes causes. On dit souvent que les artistes sont de grands individualistes. Ce n'est pas toujours le cas..., en tout cas pas ici !

Christophe Smets parcourt le monde depuis 10 ans, travaillant pour différentes ONG et causes humanitaires. Il a photographié la léproserie d'Abou-Zaabal, Egypte ; les carnivals caraïbes à Trinidad, au Canada, en Angleterre ; les enfants autistes à Delhi ; les chiffonniers du Caire et les sans-abri de Liège. Il est allé au Mali avec Médecins Sans Frontières, à Bunia, au Congo, à Port-of-Spain... Formé à L'Institut Supérieur des Beaux arts de Saint Luc Liège, il a toujours montré un très grand intérêt pour son pays, et particulièrement sa région, photographiant le quartier Sainte Marguerite à Liège par exemple. Depuis 1995, il a exposé, à Bruxelles, Liège, Charleroi, Paris, Le Mans.

Frédéric Pauwels a étudié la bande dessinée à Saint-Luc avant de se tourner vers la photographie, à l'ERG. Il voyage peu, si ce n'est dans son quartier, sa ville, sa région. Il s'intéresse à tout ce qui est humain. Alors qu'il photographie la « Marche blanche » qu'il réalise l'incroyable potentiel de témoignage de la photographie. Il entreprend dès lors de rendre compte des situations qui le touchent : les sans-papiers qui occupent l'église du Béguinage (un reportage publié dans Le Vif-L'Express et dans Le Matin), les sans abris et le Samu social. Il photographie l'action de l'asbl « une note pour chacun », une association de musiciens qui jouent pour les

¹ www.laboiteaimages.be - www.couleurlivres.be/assets/DossierPresse.pdf

enfants dans les hôpitaux. La photographie, une arme contre l'indifférence ? Pour Frédéric, c'est une manière de vivre... Il va à la rencontre de l'autre avec un questionnement par rapport à celui qui lui fait face : Quelle est ma place ? Comment être en phase avec cette personne ? Ces images sont d'une grande sensibilité. La photographie, pour lui, est la mémoire de ce qu'il a vécu, et il tient à ce que la réalité des faits ne soit pas trahie.

L'expérience " D'ici et d'ailleurs " a été pour ces deux photographes une belle aventure, nourrie par leur complicité, par celle qui s'est établie avec Jeanouche Zafirenios (qui a rédigé les textes), avec ceux qu'ils ont photographiés et, enfin, avec les visiteurs de l'exposition.

Christine Kulakowski dirige le Centre bruxellois d'Action interculturelle. Pour elle, introduire ce débat suscite une émotion particulière pour deux raisons. La première est que Leïla Amezian, une des témoins de la soirée a suivi la formation organisée par le CBAI. Ensuite, parce qu'elle souhaite rendre hommage à Thérèse Mangot, disparue la veille et qui a été un personnage clé dans le débat sur l'immigration et la diversité culturelle en Communauté française de Belgique.

Thérèse Mangot, dès le début de sa carrière à la Communauté française, s'est engagée pour le " métissage ". Elle a toujours soutenu les initiatives faisant appel au patrimoine culturel d'ailleurs, et ancrées dans les réalités sociales. " *On peut être d'ailleurs ET d'ici, et de multiples manières !* "

Max Frisch, auteur suisse, a dit à propos de l'immigration " *On a fait venir des bras. Et ce sont des hommes qui sont venus* ". Au nom du patrimoine, il faut éviter tout enfermement dans une origine ethnique, dans une culture. La notion d'interculturel veut dépasser ses clivages.

Pour Christine Kulakowski, le fait que cette exposition se déroule au Centre culturel du Botanique indique toute la légitimité de la multiculturalité dans la société belge et de la multiplicité de l'identité bruxelloise. Les Belges d'aujourd'hui sont différents de ceux d'hier et de demain. A propos de cette thématique, elle souligne l'engagement du Botanique qui, dès 1984, a organisé le premier festival du film arabe, devenu le Festival du film méditerranéen.

Pierre Bertrand dirige les éditions Couleur Livres, anciennement Vie Ouvrière, qui publient les photographies de Christophe Pauwels et Christophe Smets, avec les textes de Jeanouche Zafirenios. Des textes et des images qui sonnent vrai, dit-il, qui dégagent sincérité, tolérance et vont directement à l'essentiel. Ils nous parlent de proximité et font ressortir des arguments forts contre l'extrême droite. *Apprenons à nous connaître !*

Jeanouche Zafirenios explique son travail de rédaction. Frédéric et Christophe, lors de chacune de leurs rencontres, ont enregistré les témoignages. Jeanouche n'a connu que leurs voix, leur respiration, leurs silences et parfois le son de leurs sanglots. Elle s'est occupée de retranscrire, d'écrire ces univers. Elle a mené ce travail avec la conscience qu'elle aurait pu être l'une ou l'autre de ces personnes qui feront la Belgique de demain. Jeanouche est psychologue de formation, enseignante et formatrice d'adultes. Parler de la thématique de l'étranger renvoie tout d'abord à soi-même. Elle-même immigrée de la deuxième génération, elle a travaillé entre autres sur l'identité composée des enseignants. Nous sommes tous étrangers à

nous-mêmes. Il faut faire un long travail pour se reconnaître, pour s'identifier, pour se construire, s'affirmer et oser être qui on est. C'est le message qu'elle a voulu faire passer en racontant des morceaux de vie de ces personnes extraordinaires.

En tant que modératrice du débat, elle invite les six personnes rencontrées par les deux photographes et venues témoigner à se présenter.

Bijou Banza est juriste. Elle est originaire du Congo RDC, vit à Liège depuis 11 ans, est maman d'une petite fille métisse, et travaille avec des femmes victimes de violences conjugales.

Sukran Aydin est infirmière et vient de Turquie. Elle est d'origine arménienne.

Lara Youssef est attachée de presse et a fui le Liban avec sa famille.

Nedzad Kamenica est dessinateur. Il vient de Bosnie et travaille comme responsable de sécurité et dessinateur de bande dessinée.

Laila Amezian est musicienne, belge de naissance mais d'origine marocaine.

Mari Takino est sculptrice, professeure de gravure dans une école d'arts plastiques et vient du Japon.

Jeanouche introduit le débat avec une première question :

« Est-ce que votre origine vous a posé un problème d'intégration ? »

Laila Amezian explique que, pendant longtemps, elle a cru que les problèmes qu'elle vivait étaient liés à son origine, à sa différence. Aujourd'hui, elle pense que le problème est, autant que le regard posé par les autres, celui de soi sur l'autre et sur soi-même. En changeant son regard, elle a compris sa différence et son droit d'être différente.

Sukran Aydin a toujours été fière de ses origines, même si, petite, elle ne connaissait pas très bien sa culture. Elle fait remarquer que, pour elle, c'est effectivement une question de regard que l'on porte sur soi. Mais le regard est toujours posé sur quelqu'un qu'on connaît.

Bijou Banza s'interroge sur le mot « intégration ». S'il s'agit de trouver un travail, un logement... alors oui, ses origines lui ont posé des difficultés.

Mari Takino ne s'est jamais sentie immigrée ou étrangère. Tout le monde est étranger en quelque sorte. Au Japon, le « je » n'existe pas. Lorsqu'une personne s'exprime, elle parle de la collectivité. Avant, elle était très timide et elle n'existait pas. Ici, elle a appris à utiliser ce « je », et donc à exprimer ce qu'elle pense.

Lara Youssef a été éduquée au Liban selon des valeurs chrétiennes orthodoxes. Les valeurs judéo-chrétiennes qu'elle a découvertes en Belgique ne lui étaient pas totalement étrangères et ont facilité son intégration. Elle pense que cela doit être plus difficile pour des musulmans.

Maurice Amaraggi intervient et pose la question de la quête d'identité. Selon lui, la présentation du panel est trop idyllique. Excepté un homme, ce sont toutes de jeunes et jolies filles qui semblent bien intégrées. Y a-t-il une relation avec la question du

genre ? Le panel est en effet essentiellement féminin. Selon lui, les témoins ne répondent pas à la question d'intégration et noient la complexité. L'intégration de l'un ne sera jamais la même que celle de l'autre. « Je suis noir et je n'aime pas le manioc » est un ouvrage de Gaston Kelman qui a rédigé un témoignage sur la condition d'africain dans la société française. Il y livre sa propre perception des français d'origine africaine ou Africains de culture française. Pour les enfants issus de l'immigration, de génération en génération, les origines et l'identité deviennent de plus en plus mélangées.

Lara Youssef reprend en disant qu'il n'y a rien d'idéal dans son parcours. A 9 ans, elle a dû quitter un pays, sa famille... Elle est passée par le Petit-Château. Elle a mis quatre années pour se faire connaître, pour pouvoir s'exprimer, pour avoir une première amie. Il y a un rejet automatique de la part des gens. Elle avait peur de tout, en permanence : de devoir quitter la Belgique, de ne pas s'intégrer, de ne pas avoir d'amis, ... Il a fallu qu'elle décode la culture belge. L'intégration ne porte pas que sur les origines !

Jeanouche rappelle que tous les témoignages récoltés pour le livre et l'exposition racontent des blessures, des déchirures, des départs et des souffrances souvent « sublimés » comme pour se protéger du malheur...

Bijou Banza ne trouve rien d'idyllique dans son histoire non plus. Son intégration sera réussie, le jour où à la crèche, les puéricultrices lui diront que sa fille est chouette parce qu'elle est intelligente, et non parce qu'elle est noire.

Pour Nedzad, il y a toujours des gens plein de préjugés qui connaissent mal l'autre. Dans son parcours, son origine lui a posé des problèmes, que ce soit en Bosnie ou en Belgique. De plus, il vient d'un pays qui était en guerre, et communiste. Pour lui, il y a encore plus de frontières à passer.

Laila Amezian explique qu'ils sont là pour témoigner. Il faut avancer dans la vie avec un regard positif, en tant qu'individu, avec fierté. La question de l'identité n'est pas que liée à la culture ou à des origines. Il s'agit d'une quête fondamentale. Il est important de savoir qui l'on est, d'où l'on vient, pour savoir où on va aller. Cela nous définit !

Ceci dit, il est curieux que l'on demande toujours aux étrangers de s'intégrer, et pas aux Belges de les intégrer !

Madame Cantillana explique qu'au Chili c'est le droit du sol et non le droit du sang qui compte. Un enfant qui naît sur le sol chilien est chilien. Ça change énormément la philosophie.

Jeanouche précise que les immigrés qui ont réussi sont ceux qui ont réussi l'alliance entre leur héritage culturel et la richesse de leurs contemporains. Amin Maalouf a dit que « chacun de nous est l'héritier de deux héritages, l'un vertical, celui de nos pères, et l'autre horizontal, celui de notre époque ».

Une autre personne du public insiste sur le fait qu'il faut conserver l'impact de la culture d'origine. Il ne faut pas cesser d'être ce que l'on est, ni être assimilé complètement.

Une personne du public explique qu'on vit ensemble et que cette reconnaissance passe par des petits gestes (dire bonjour à ses voisins par exemple). Il faut créer la solidarité, l'accueil auprès des personnes expatriées.

Une autre personne du public, d'origine chilienne, se sent bruxelloise avant tout et est heureuse ici. Quand il est parti du Chili, son père lui a dit : « l'intégration inclut la désintégration » et « se réfugier, c'est se sentir accueilli mais aussi prendre sa place. Cela se construit ! ». En fait, il ne se sent pas chilien mais peintre avant tout.

Pour Lara Youssef aussi il s'agit de prendre sa place. Il faut y croire et construire. C'est valable pour tout le monde. La société devient globalisante. Notre joker c'est d'être soi et de faire briller nos richesses vers l'autre. Sans identité, il n'y a pas de salut.

Jeanouche pose une deuxième question aux témoins :
« Quel rôle jouez-vous dans la société belge ? »

C'est bon, on paye nos impôts, on est des citoyens, on vote... dit en boutade Nedzad.

Mari explique que son art travaille la question de la conscience de soi qui est universelle. Il s'agit d'enlever tout (âge, nationalité, profession...) pour voir ce qu'il reste. C'est dans ce très peu de chose restantes qu'on trouve ce qu'on est ! Elle essaye de transmettre une vérité commune, une universalité et de la faire sentir dans ses créations. C'est cela l'énergie positive. Elle la sent ce soir, le public a conscience de l'autre et a le même bon sens de la vie en commun !

Pour Bijou, cette question est enfermante pour une personne d'origine étrangère ! Elle ne voit pas en quoi elle joue un rôle différent des autres. Elle fait comme tout le monde !

Sukran travaille, participe à la vie comme tout le monde. Mais sa différence fait qu'elle ne passe pas inaperçue ! Elle intrigue les autres. Quand elle fait quelque chose ou rencontre quelqu'un, on se souvient plus facilement d'elle... A cause de son origine peut-être, ou de sa petite taille ? C'est donc plutôt une richesse qui aide à évoluer, grandir, s'enrichir.

Lara considère qu'elle ne joue pas de rôle particulier. Mais si elle devait trouver un rôle à jouer, ce serait de raconter son Liban et ses dix-sept communautés, et de partager cette richesse culturelle. Elle prend plaisir à répondre aux questions. Aujourd'hui, elle est fière d'être qui elle est parce qu'on a cru en elle.

Laila revient à la question de l'identité. Réfléchir à cette question permet de comprendre qu'on est tous des acteurs, qu'on est tous là pour faire bouger les choses ! Il est possible d'exister en tant que femme, qu'individu ! Elle s'est longtemps demandé comment faire. Sa réponse est : à ma façon !

Jeanouche répond à une question du public : Pourquoi y a-t-il une majorité de femmes parmi les témoins, dans ce débat ? Pour elle, les femmes apprennent plus

vite une langue car elles doivent la transmettre à leurs enfants. Apprendre la langue est révélateur d'une volonté d'intégration.

Une personne du public n'est pas d'accord. Dans de nombreuses communautés, les femmes vivent en vase clos et ne parlent que leur langue maternelle. Elle parle de l'exemple de ses parents, immigrés, où son père a appris, grâce à son travail, à parler le français beaucoup plus vite que sa mère.

Que faire pour ne pas se limiter à convaincre que les convaincus ?

Pour Christophe Smets, ce projet d'exposition et de livre n'est effectivement qu'une goutte d'eau, dont l'enjeu principal est de montrer les personnes d'origines étrangères sous un angle positif, à travers le travail, l'activité culturelle ou sociale. Comme certains Belges considèrent encore les étrangers comme des profiteurs qui prennent leur travail... il s'agit, grâce à tous ces témoignages, de créer des liens, d'éviter les préjugés, de changer les regards.

Pour François Delvoe, responsable des expositions au Botanique, beaucoup de barrières ont été cassées mais il en reste beaucoup ! Il y a encore du chemin à faire. L'école a incontestablement un rôle à jouer. Mais aussi chacun d'entre nous.

Une enseignante explique qu'elle voit déjà les suites qu'elle pourra donner à ce projet avec ses élèves. L'école est le lieu pour apprendre à aller vers les autres, pour donner envie de savoir, de comprendre. Et l'enseignant a un rôle de témoin. Il y a toujours des barrières à casser. La Belgique n'est pas un pays modèle de l'intégration. Beaucoup de gens ne sont pas encore prêts à aller à la rencontre de l'autre, à comprendre l'immigration. Et l'enseignement est une des solutions.

Silvana Pavone a témoigné lors d'un débat similaire, il y a 35 ans. C'était mal vu de dire alors qu'on voulait juste exister. On a eu tendance de rejeter toutes ces thématiques à problème. Pourtant, même si on ne considère plus les italiens comme immigrés, ils ne sont toujours pas intégrés (ils se marient toujours entre eux !). Aujourd'hui, elle est heureusement surprise de constater que des femmes, jeunes et jolies de surcroît, parlent. Il y a une évolution.

Marcel de Munnynck, à l'origine de la Zinneke Parade, explique qu'il est partisan de la liberté d'identité. Quelles que soient nos origines, l'important est de créer des projets ensemble, avec ces différences, de créer une communauté culturelle. Il faut encourager tout le monde à imaginer des projets communs. Il cite l'exemple du projet de soupe populaire, à Lille, qui additionne les choses différentes de gens différents pour en faire quelque chose d'encore meilleur !

Jeanouche pose une quatrième question :

« Est ce que votre différence culturelle vous rapproche ou vous isole ? »

Lara Youssef revient sur cette question d'identité. On la forge à quel âge ?

Elle a eu besoin de décoder les codes de la société belge. Pour s'adapter elle a renié ses racines libanaises. C'est aujourd'hui, à 25 ans, qu'elle éprouve le besoin de les retrouver. Elle réalise l'importance que ses origines ont pour elle. Elle change maintenant. Elle agit. Elle anime une émission radio où elle lance des messages multiculturels. Elle a un projet de vie.



Laila est partisane de l'idée de la liberté d'identité. La liberté d'être ce qu'on a envie d'être ! Il faut sortir de la nostalgie du passé ! Il faut montrer aux nouvelles génération qu'il faut regarder derrière pour aller de l'avant ! Elle le dit dans ses chansons.

Elle s'accorde le droit d'écorcher la langue arabe qu'elle ne parle pas bien. Elle veut se montrer telle qu'elle est, avec ce qui la définit !

La notion de l'identité est liée à la culture mais cette culture est un champ vaste à explorer toute sa vie.

Comment construire une histoire, une mémoire collective pour la Belgique ? Alors qu'on ne tient pas compte de l'immigration dans l'enseignement de l'histoire de notre pays ! Et que depuis 60 ans, la Belgique est une terre d'accueil.

Pour Bijou, une personne d'origine étrangère est mieux acceptée dans la société lorsqu'elle a une activité, un travail.

Mari explique que pour être artiste, créer, il faut être libre.

Le principal pour Sukran est de réunir les gens, d'aller vers les autres et d'apporter sa richesse, sa différence !

Jeanouche termine avec une dernière question :

« Quelle genre de société voulez-vous et l'avenir vous fait-il peur ? »

Bijou explique qu'elle a confiance, que les choses vont continuer à évoluer, à avancer. Sukran a envie d'y croire, de croire en la bonté de l'homme. Pour Lara, l'idéal serait que le mot racisme disparaisse. Laïla se pose la question du point de vue du belge. Personne ne lui a demandé son avis, lui a expliqué, préparé à la venue des immigrés, réfugiés, à les accueillir !

Or, on est tous là et on a tous le droit d'être là où on est !

Culture et Démocratie
30 juin 2006